

COMMENTAIRE D'UN TEXTE PHILOSOPHIQUE SUR PROGRAMME

Durée : 4 heures

On pourrait dire que le penser a été donné aux natures les plus divines, mais pourtant inférieures au Bien, comme un secours, comme une sorte d'œil pour remédier à leur cécité. Car l'œil lui-même, puisqu'il est lui-même lumière, pourquoi aurait-il besoin de voir ce qui est ? Mais ce qui a besoin de voir cherche la lumière à l'aide de l'œil, parce qu'il a en lui l'obscurité. Si donc le penser est lumière, et que la lumière ne cherche pas la lumière, cette lumière resplendissante qu'est le Bien, puisqu'elle ne cherche pas la lumière, ne cherchera pas non plus le penser et elle ne s'ajoutera pas non plus à elle-même le penser. Et qu'en ferait-elle ? Et que lui ajouterait l'Esprit, puisque, lui aussi, a besoin de penser ?

Donc le Bien n'a pas conscience de lui-même, car il n'en a nul besoin et il n'est pas deux choses ni même encore plus, qui seraient : lui-même, sa pensée, - car sa pensée ne serait pas « lui » et il en faudrait encore une troisième : l'objet de la pensée. Si l'Esprit, la pensée et l'objet de pensée sont dans un état d'identité, devenus un, ils se confondront les uns dans les autres. Mais divisés par leur altérité, à nouveau ils ne pourront être ce Bien-là.

Dans la Nature suprême, qui n'a besoin d'aucun secours, il ne faut donc absolument pas admettre les autres choses. En effet si tu lui ajoutes quelque chose, tu amoindris par cette addition cette nature qui n'a besoin de rien.

Pour nous, en fait, la pensée est un bien, parce que l'âme a besoin d'avoir l'Esprit et, pour l'Esprit aussi, la pensée est un bien, parce qu'elle est identique à son essence et que c'est la pensée qui a produit l'Esprit. L'Esprit a donc besoin d'être uni à la pensée et de prendre toujours conscience de soi, c'est-à-dire du fait que le premier est identique à la seconde et que les deux sont un. S'il était seulement un, il se suffirait à lui-même, et il n'aurait pas besoin de prendre conscience de soi. Car le « Connais-toi toi-même » s'adresse à ceux qui, à cause de la multiplicité qui leur est inhérente, ont besoin de se dénombrer eux-mêmes et d'apprendre qu'ils ne savent pas totalement, ou même qu'ils ne savent pas du tout, combien ils sont, quels ils sont, ni ce qui commande en eux et sous quel aspect ils sont eux-mêmes.

Plotin, *Traité 38*, traduction Pierre Hadot modifiée, Le Cerf/Le livre de Poche, Paris, Chapitre 41.